

Introduction de Daniel Surprenant

En lisant les échanges qui suivent sur le thème de la "diversité culturelle", le lecteur pourra à juste titre se sentir encore plus désorienté alors que l'objectif était pourtant de préciser cette expression. Ce terme de "diversité culturelle" est difficile à cerner tant il renvoie à des niveaux de réalité différents : politique (aux deux sens du terme), sociologique, philosophique (éthique) et anthropologique.

La notion de "diversité culturelle" et ses diverses déclinaisons (inter-culturalité, multi-culturalité, pluri-culturalité) renvoient à une des questions de base du Politique; la régulation et la gouvernance d'une société par définition diverse en raison du nombre des groupes qui la composent. Ce problème ne trouve jamais de solution universelle et encore moins de solution définitive. Chaque société apporte ses propres réponses à cette question récurrente.

En interrogeant cette notion de diversité culturelle, nous sommes amenés également à questionner l'État comme régulateur social. Quelles réponses institutionnelles, va-t-il apporter sur les plans idéologiques, juridiques et administratifs? A ce titre, la "diversité culturelle" est objet, de pouvoir et du pouvoir, donc de représentations, de discours et de normes. Elle devient un enjeu politique car elle est portée par des acteurs individuels et collectifs (mouvements sociaux).

Cette notion de "diversité culturelle" renvoie également aux valeurs individuelles et sociétales. En matière de diversité, qui a-t-il de politiquement et de socialement correct ou de souhaitable? Quelle position adopter face aux groupes culturels composant la société?

Difficile de cerner cette notion en raison des différents niveaux de réalité et d'expériences auxquels elle renvoie.

Les origines multiculturelles des débatteurs, le caractère spontané et ouvert des échanges est un outil d'investigation heuristique très riche. Cet échange montre que l'interculturalité peut servir et doit servir à sa propre investigation.

Le groupe de discussion rassemblait des personnes issues de continents, de cultures, de genres et de disciplines différents : Homme, Femme, Afrique, Europe et Amérique, France, Québec, Sénégal, Russie et Écosse, Science politique, Sociologie, Management interculturel, Droit.

Chacun témoigne d'une expérience historique et d'une sensibilité différente qui ont permis de prendre conscience de la polysémie du terme et des différents niveaux de réalité auquel il renvoie : individuel et social, macro et micro-social, politique, éthique et sociologique.

Patrice CORREA

Nous allons débattre de la diversité culturelle. Les questions qui vont être suscitées autour de cette problématique toucheront à diverses disciplines. Nous avons la chance, avec l'équipe d'Intura.net, d'être dans une grande diversité de parcours, de formations qui sont directement en phase avec la question de la diversité.

PC Comment expliquer le retour de l'expression « Diversité » dans le contexte actuel ? Peut-on apporter des éléments de réponse à cette question ?

Jean Martin COLY Je fais un constat, depuis bientôt 10 ans, il y a, si ce n'est un retour, une insistance autour de ce terme "diversité culturelle". Cette insistance, ce retour cachent quelque chose. Je pense que ce mouvement est porté par le politique et non par la recherche. Il faut bien faire cette distinction d'emblée, pour une raison qui me paraît extrêmement simple; l'adjonction de ces deux mots "diversité" et "culturelle". Un chercheur qui interroge la diversité interroge une pluralité et quand il interroge une culture, il interroge également une pluralité. Donc du point de vue strictement scientifique, on peut difficilement accepter l'adjonction des deux mots, cette expression devient un pléonasme.

C'est pour cela que le politique s'en est emparé d'une façon extrêmement rapide, forte et très politisée. Il tente de répondre à un défi qui est pour lui, très concret: la question de la nation. Dans des nations plurielles, dans des nations diverses, dans des nations où l'état providence répond de moins en moins aux besoins fondamentaux, comment fait-on pour fédérer, pour créer du sens, pour donner du sens?

D'où, actuellement, l'émergence prégnante de cette expression "diversité culturelle". Cette approche peut-être comprise de façon duale. Le mot "diversité" peut s'entendre comme, nous sommes multiples en tant qu'êtres, nous sommes divers donc nous sommes complémentaires. Le mot "culturel" peut signifier qu'il existe, dans un espace plus ou moins territorial, une acceptation identitaire multiple. Mais nous savons profondément que ce n'est pas vrai. Cette approche n'est toujours pas pertinente. Ce n'est pas la réalité.

Voilà ma première approche pour la "diversité culturelle". Il s'agit d'une activation faite par le politique pour tenter de répondre aux défis posés aux nations. Ces questions ne concernent pas seulement l'Europe mais le monde entier.

Maud STERLINGOTS Ma position n'est pas diamétralement différente de celle de Jean Martin. J'aimerais ajouter ceci, visiblement c'est la France qui a mis sur le devant de la scène internationale, cette notion de "diversité culturelle". Cela ne manque pas de "sel" quand on sait qu'elle se veut la championne de l'Universalisme dans le monde. Grand écart ou schizophrénie? Sans mettre en péril un certain Universalisme, ne pourrait-on pas admettre que les diversités existent, qu'elles ont le droit de s'exprimer, que l'Etat ne sera pas « bousculé », outre-mesure, s'il permet au divers d'avoir une existence officielle? Ou, en agissant ainsi, l'Etat avoue-t-il son grand état de faiblesse?

Quelles sont les pratiques françaises dans ce domaine? Prenons l'exemple de la charte européenne des langues minoritaires ou régionales. Certes, la France a signé 39 des 98 articles que compte cette Charte mais elle ne l'a pas ratifiée donc, en droit, elle n'est pas applicable. Le tour est joué. En juillet 2008, la Loi Constitutionnelle de modernisation des institutions de la Vème République a permis de se "conformer" aux exigences européennes. En effet, l'article 75-1 de la Constitution stipule que " les langues régionales appartiennent au patrimoine de la France". Valeur patrimoniale contre valeur d'usage? Un service minimum en quelque sorte?

Pratiquement, où en est la mise en œuvre, dans la sphère publique, de cet article de la Constitution? La France n'est-elle pas capable de mettre en application, sur son propre territoire, ce qu'elle prône de manière assez forte, à l'extérieur?

Ce que l'on n'est pas capable de faire, avec nos propres langues "régionales", comment peut-on le réaliser, non seulement, avec les langues qui sont des marqueurs culturels majeurs mais avec les pratiques culturelles quotidiennes différentes des personnes qui viennent de l'extérieur? La lutte contre les langues régionales se poursuit-elle aujourd'hui par une lutte contre les langues natales de certains habitants de ce pays?

J'ajouterais qu'il existe une grande ambiguïté entre "diversité culturelle" résultant de la différence entre les cultures telle que nous l'entendons et le traitons avec Intura.net et celle qui concerne la culture comme expression « des arts et des lettres ». Je soulignerais que bien souvent on passe d'une acception du terme à l'autre, ce qui engendre et entretient la confusion. Difficile d'éclaircir le débat dans ces conditions!

Daniel SURPRENANT Alain Touraine disait, à propos des mouvements sociaux, qu'il faut toujours s'interroger sur ce qu'ils cachent. Si j'applique ce questionnement à notre sujet de débat, je peux me demander ce que cachent ces revendications "ethniques et culturelles"? Des clivages sociaux? Il me semble important de ne pas les prendre au pied de la lettre.

Québécois, je suis né dans un État fédéral doté d'un principe de souveraineté partagée dans lequel il n'a jamais été vraiment question d'imposer une seule langue au nom de l'unité nationale. Cependant, en 1867, une tentative d'assimilation imposée vit le jour avant que le Canada actuel n'existe. C'est un processus que nous connaissons bien car il est allé de pair avec l'émergence de plusieurs nations.

Tentons une explication. Référons-nous à Marx qui affirmait que la bourgeoisie avait besoin de créer un seul marché donc il lui fallait imposer, une seule culture et une seule langue, pour arriver à ses fins.

Revenons au Canada. Très tôt, à cause de sa spécificité historique, la question du "comment vivre collectivement et politiquement" entre populations aux identités différentes c'est posée. Chez nous la situation est compliquée. Les Amérindiens donc les autochtones étaient là avant nous. Puis les français sont arrivés. Ils ont découvert ou redécouvert le territoire. Puis ce fut la conquête anglaise. Le pays est ouvert sur l'immigration. Donc on ne peut pas, comme dans l'exemple français appliquer le mythe de l'idéologie de Michelet. La nation ontogénique, je n'y crois pas!

Certes, au Canada, il y a des tiraillements entre ceux qui sont favorables au « One Canada, one nation » et à l'opposé, des forces centrifuges qui disent « non, des différences existent ! ». Une personne qui vient pour la première fois chez nous, est assez étonnée de voir cette mécanique compliquée de reconnaissance de deux langues officielles ; du moins en théorie car la Loi n'est pas toujours appliquée. En même temps, le Québec, adopte une Loi qui fait du français la langue nationale. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette situation engendre des bagarres juridiques et politiques.

La référence à Taylor prouve ici, toute sa pertinence. Sommes-nous dans une logique de droits individuels qui donnent aux individus le droit de parler leur langue et d'être différents? Ou sommes-nous dans la logique de droits collectifs? Je vais illustrer ceci par un exemple: au Québec, au nom des droits individuels, un anglophone peut réclamer le droit d'envoyer ses enfants à l'école française. Au nom des droits collectifs, les Québécois pensent que si on leur donne cette possibilité, eux, Québécois, vont devenir rapidement une minorité. Situation compliquée, non?

Cela ne m'empêche pas de poser souvent cette question aux français: "la démocratie est-ce l'uniformité ou la reconnaissance des différences?"

PC *A vous entendre parler, nous nous rendons compte que la réalité de la diversité culturelle est un fait. Elle existe un peu partout, en France, au Québec ou ailleurs.*

Les questions qui se posent, centralité ou diversité, sont des problèmes d'adaptation de pensée et de gestion des États.

Après ce premier tour de table, j'aimerais savoir si cette question a des conséquences sur des agendas politiques ou ceux des experts ?

JMC Une fois les préliminaires à ce débat, posés, nous nous rendons bien compte que nous avons à faire à une question éminemment politique.

La notion de "diversité culturelle" n'a rien à voir avec l'air du temps, ni avec des interrogations de scientifiques, ni avec des débats d'intellectuels. Cette notion résonne comme quelque chose de lié à la pratique de l'administration des territoires au sein desquels des populations vivent.

Comme nous le savons les politiques n'aiment pas le vide. Ils se sont attachés à occuper tous les espaces avec des approches contextuelles et conceptuelles qui varient selon les époques. Dans ce pays (France), aujourd'hui, cohabitent deux logiques très marquées. Un discours public sur la diversité culturelle très fort et très moralisant et une pratique politique minimaliste pour ne pas dire inexistante comme nous venons de le voir. Viennent s'ajouter à ce constat, des approches et des réponses apportées par des institutions supranationales, entre-autres européennes, qui sont souvent en contradiction voire en opposition avec les approches portées par la France.

Depuis quelques années, sans doute, du fait d'un positionnement initial un peu plus anglo-saxon que latin, l'Europe a une approche et une compréhension différente de la "diversité culturelle". A travers, les directives ou les initiatives institutionnelles européennes, en creux, nous apercevons que la France n'est pas au fait sur ces questions. Et pourtant, il va falloir que nous nous coulions dans cette approche.

En France, nous sommes en train d'assister à cette confrontation des approches à partir d'expressions que l'on croyait communément acquises et communément comprises.

Dans l'espace européen, on se rend compte que les conceptions, les compréhensions et les acquisitions du terme "diversité culturelle" sont différentes d'un État à l'autre.

Je peux démultiplier cette démonstration et l'appliquer au milieu africain. Dès le 13ème siècle, tout un espace, l'espace sub-saharien, possédait une Charte qui définissait la gestion et l'administration d'une diversité culturelle, la Charte du Mandé.

Cela confirme bien que, quelques soient les lieux et les époques, cette question est profondément politique. Le politique s'en empare pour impulser des choses qui répondent à ses besoins.

DS Je pense, également, aux Indiens Mohawk au Canada. Au passage, il faut préciser, que sous le terme "Amérindiens" ne se cache pas un ensemble homogène. Il y a Des nations Amérindiennes, une nation Huron, une nation Wenda et j'en passe. Chartes et traités stipulent la gestion des différences entre groupes Amérindiens qu'on a tendance à présenter, à tort, comme des blocs. Quand nous nous référons aux analyses politiques de ces groupes, quand nous cherchons à comprendre leurs organisations, nous nous rendons compte que ce n'est pas un hasard qu'ils se soient si bien entendus avec les Anglais. Ils avaient une pensée politique très développée.

Je rebondis sur ce que vient de dire Jean Martin. Nous nous rendons compte que, parfois, la réalité sociale va plus vite que les institutions. Les institutions tentent de prendre en compte la réalité mais elles essaient, en même temps, de la créer. C'est du storytelling avant l'heure. Les institutions sont rapidement dépassées par des groupes qui s'organisent et se structurent. Ils vont plus vite qu'elles. Les institutions face à ces situations sont obligées de faire preuve de ce que je nomme "la créativité politique". Il faut inventer quelque chose de nouveau car le contexte qui a créé ces institutions a changé.

Par exemple, en 1789, on crée une République Une et Indivisible. On institue une seule langue nationale. La réponse pour l'égalité c'est l'uniformité, l'uniformisation des territoires, des personnes. Et voici que surgit en France, pour des raisons historiques, des groupes différents qui n'adhèrent pas à ce modèle, nous nous trouvons confrontés à la différence.

C'est ici que l'analyse comparative est intéressante. Prenons pour exemple, l'arrivée des immigrés issus des anciennes colonies anglo-saxonnes ou françaises. Face à des situations identiques, quelles réponses les pays colonisateurs ont-ils données? Les réponses sont différentes. Il s'agit donc bien d'une question politique qui n'a pas de réponse universelle !

La France nie les différences. Je vais vous en donner un exemple extrêmement parlant. Lors d'un Colloque à l'Université Michel de Montaigne de Bordeaux, un sociologue s'est cru obligé de dire: « en tant que sociologue, je dois reconnaître que la France est multiculturelle mais en tant que fonctionnaire, je n'ai pas le droit de le dire ». Intéressant, non?

MS A la suite de mes collègues et pour compléter leurs interventions, je choisirais l'exemple des constitutions de l'ancienne république socialiste soviétique.

Les diverses populations qui composent ce vaste ensemble de Républiques plus ou moins autonomes se voyaient reconnaître leurs spécificités culturelles. Ces peuples avaient (ont encore?) des cultures très marquées. Au delà des textes, fussent-ils constitutionnels, qu'elles ont été leurs réalités quotidiennes? Nous savons tous qu'il y a eu loin des textes à la vie quotidienne. L'État soviétique n'a eu de cesse que de laminer les différences, de faire entrer toutes ces populations dans le giron de l'organisation soviétique et de la langue russe.

Les méthodes pour atteindre ces objectifs ont été diverses.

Elles ont pris la forme de la déportation intérieure de russes slaves aux confins du territoire soviétique, dans les républiques autonomes ou non. Les autorités ont tenté de "slaviser" les populations et certains héritages de cette situation ne sont pas encore "soldés".

Quand il fut trop compliqué de déporter des slaves, il fut plus simple de détruire les diverses cultures de l'intérieur. Les enfants autochtones, par exemple, étaient envoyés obligatoirement vers les internats des villes-centres. L'internat n'était pas une micro-société autochtone mais bien un espace dédié à la russification accélérée doublée pour les enfants des populations nomades, d'un acte de sédentarisation forcée. Tout était mis en œuvre pour les couper de leurs cultures: l'alimentation, les règles de vie, l'habillement, la langue. Ces enfants ne vivaient plus comme les enfants de tribus d'éleveurs de rennes, par exemple, mais comme des petits russes des faubourgs de Saint Petersburg! Un maître mot l'acculturation.

A l'époque, les autorités centrales ont certainement cru qu'elles arriveraient à éradiquer ces différences culturelles au nom du progrès à moins que ce ne soit au nom du réalisme socialiste, soviétique.

Au moment de la décomposition de "l'Empire russe" de l'Union soviétique, ces populations sont revenues à leurs "diversités culturelles". En un laps de temps très court, nous avons vu ressurgir toutes ces identités. Il y a toujours des éleveurs de rennes dans le Nord. Ils ont une organisation sociale et territoriale différentes de celle de l'État-centre. Ils sont animistes et parlent leurs langues vernaculaires. L'État central est, de plus ou moins bon gré, obligé de faire avec cette réalité. Le pays est trop vaste pour avoir un œil partout.

En Europe, où règnent, par excellence, les diversités, nous avons l'impression que les institutions n'ont été sensibles que très tardivement à cet aspect de la gouvernance générale des peuples qui composent cette entité globale. Nous voyons émerger cette notion de "diversité culturelle" depuis quelques années. Le point culminant qui devait la rendre plus visible? 2008, déclarée année de la diversité culturelle. Si l'on regarde ce que cela a induit en France, on trouve, sauf erreur de ma part, la trace de quelques colloques. Les résultats sont assez maigres ! Mais qui c'est réellement emparé de ce débat?

Finalement, en France, cette notion de "diversité culturelle », n'est-elle pas une autre forme d'expression du « politiquement correct » ambiant? Une manière de dire, nous ne pouvons pas nier la diversité surtout quand nous l'avons sous les yeux s'il s'agit de minorités visibles. Nous entendons fréquemment « la question noire ne se pose pas ici », sous-entendu, ailleurs peut-être. Toute l'attitude du pays ne réside t-elle pas dans la neutralisation des différences culturelles ? Pour moi, dans ce cas précis, neutraliser est pire que récupérer !

Au nom de l'Universalisme, on se garde bien d'interroger, par exemple, arabité ou négritude. Puisqu'il est arabe ou noir, il fait partie d'emblée d'un "vaste tout" pour ne pas dire d'un vaste "fourre-tout "qui est « le divers », « la diversité ». Au nom Du Grand Principe, on peut donc faire l'économie d'une interrogation scientifique, sociologique et politique.

Cette approche peut-paraître différente de celle d'Huntington avec son « choc descivilisations » mais en sommes-nous si loin? Défauts dans les bases scientifiques de raisonnement de l'un contre absence de bases scientifiques pour comprendre, des autres. Je pense ici à l'absence volontaire de données, de statistiques « ethniques » en France. On n'interroge pas. On se garde bien d'interroger. Il ne faut pas interroger de peur de réveiller des démons qui ne sommeillent que d'un œil ! Politique de l'autruche ou de gribouilles?

DS Cela me rappelle un colloque sur l'Afrique du Sud. Un professeur, juriste renommé de ce pays, dit de manière un peu candide « pour régler les problèmes de diversité en Afrique du Sud, c'est simple, décrétons qu'il y a une seule nation Sud-Africaine et reconnaissons les différences culturelles à titre privé". J'ai failli avaler ma langue ! Je lui ai répondu, "c'est intéressant, votre notion ! Appliquée au Canada, elle impliquerait pour moi d'être Canadien la semaine et Québécois, le week-end ou quand je chante des chansons Québécoises ou bien quand je danse, ou écoute de la musique".

Ma différence ne serait prise en compte que dans ma vie privée et non reconnue par les institutions publiques. Cette position m'apparaissait comme du bricolage pour sauver la minorité blanche de ce pays face à une autre approche, celle du Melting pot.

Comme avec l'exemple de l'Union Soviétique, nous sommes dans une sorte de dialectique sociale à deux pentes; celle de l'uniformisation et celle de la diversification. Sans arrêt, les sociétés sont tiraillées par ces deux tendances contradictoires. Dans certains Etats, à un moment donné une tendance l'emporte, plus tard ce sera l'autre.

Selon un paradoxe, bien connu, toute institution génère sa propre déviance. La centralisation peut développer son contraire. Il me semble que ce sont les Anglais qui ont inventé le fédéralisme. La pente des systèmes fédéraux va vers la centralisation. Au départ, le fédéralisme est louable. C'est une mécanique très créative pour tenir compte des rapports de force et des différences. C'est une invention, politiquement, géniale au sens de génie politique mais l'ennui c'est cette tendance à aller vers plus de centralisation.

Le Canada, est un exemple de ce paradoxe. Il se dit, Etat de "fédéralisme centralisé". Quelle absurdité dans les termes! Ou bien, l'Etat est fédéral ou décentralisé mais il ne peut être en même temps fédéral et centralisé. De la même manière, nous pourrions dire que le Jacobinisme a généré, comme le montre Grémion, le Jacobinisme apprivoisé. La centralisation Jacobine a généré sa propre déviance, le cumul des mandats, les compromis avec les notables. Les élus qui ont réussi ou qui sont en capacité de contourner, par différents moyens, cette centralisation deviennent, bizarrement, les premiers opposants à la décentralisation. Comme la Mafia Russe, ils tirent parti de la centralisation en possédant la capacité de la contourner.

Les acteurs tirent un pouvoir de leur capacité à contourner le système grâce à leurs ressources stratégiques. Il y a de la créativité politique là dedans ! Le politique, confronté à des mouvements sociaux qui sont éminemment stratégiques, cherche à bricoler des solutions originales.

PC *A vous entendre, la question qui se pose est celle de l'instrumentalisation du concept de diversité culturelle. Les modèles qui se voulaient centralisateurs comme le modèle Jacobin français et la diversité respectée à son maximum comme le fédéralisme ont tous les deux montré leurs limites.*

Le politique qui doit concilier deux modèles très opposés n'est-il pas "embêté"?

JMC Le Politique est extrêmement embêté et pour une raison très simple. Si nous parlons du cas français, traditionnellement, le politique, dans la gestion de ce que l'on appelle de manière pompeuse la Nation, a souvent opté pour des démarches simples, voire simplistes qui consistent à uniformiser; ce qui a donné naissance à de la centralisation. Dans cette notion d'uniformisation, j'intègre également l'attitude qui consiste à décider du haut et pour tous.

Cela rappelle un autre concept très proche de celui-ci: l'Égalité. C'est une grande escroquerie intellectuelle mais qui se vend bien! Du point de vue du peuple, cette notion s'entend aisément car chacun dans son être profond est interpellé par ces mots.

C'est pour cela que je dis, qu'il s'agit d'une question éminemment et fondamentalement politique d'administration du territoire. On administre un territoire en utilisant des mots qui rassurent les populations, qu'elles peuvent entendre, qu'elles peuvent comprendre et qui leur parlent. C'est le cas en France.

Cela explique également, pourquoi dans ce pays, l'existence d'institutions centrale peut favoriser la fabrication des termes porteurs de sens pour tous. Un exemple? L'ENA. Voici un exemple rare où l'ensemble d'une élite d'un pays provient d'une seule source. C'est très explicite, du point de vue de la centralisation, de la création de sens et de la création des mots. Il s'agit d'un choix politique. Voilà ce qui peut expliquer les violences.

Le temps aidant, les gens sont de plus en plus conscients de ce qu'ils sont, des parcours qu'ils ont construits. Les distances se réduisent de plus en plus de manière symbolique. Certains vont s'approprier de manière extrêmement forte, extrêmement violente, leurs appartenances, leurs identités en contradiction avec le formatage ambiant qui devient de plus en plus violent pour les acteurs.

Les élites politiques et les états voire le système politique, qui ne dort jamais, vont s'adapter à cette expression là avec à mon avis la même dynamique; garder le contrôle sur les choses y compris en utilisant la violence.

Voilà l'approche que j'en ai ait, il s'agit fondamentalement d'une question et d'un enjeu politique d'assimilation.

MS Je fais une objection à ce raisonnement. A t'entendre, il faudrait admettre que, sur cette question, les politiques sont cohérents. Je ne suis pas persuadée qu'ils le soient, pas plus que d'autres d'ailleurs.

En France, nous sommes dotés d'un ministère nommé Ministère de l'immigration, de l'intégration, de l'identité nationale et du co-développement solidaire (on oublie souvent cette dernière composante !). Il y a là quelque chose qui me choque ! Je ne parle même pas du fait que l'on ait institué ce Ministère, ce qui en soit en dit long sur la vision politique de nos gouvernants, mais bien, qu'intellectuellement, dans un pays où l'on se réfère sans cesse à l'Universalisme, on puisse manipuler toutes ces notions pour « construire » ex nihilo une seule et même « identité » dans une seule et même entité administrativo-politique. Où est la cohérence politique dans ce cas précis? Quel est le grand dessein politique de ce Ministère ? A moins que l'on ne comprenne que trop bien ce qu'il y a de manipulation dans cette proximité douteuse de termes porteurs de réalités divergentes.

Qu'elle est la vision des politiques français sur la diversité culturelle? Pour moi, ils n'en ont tout simplement pas ! S'ils en ont une, à l'image de ce Ministère, elle semble noyée dans un fatras idéologique. La diversité devient une idéologie. Pour eux, ce n'est ni une notion politique, ni une notion sociologique. Pire quelque fois la diversité érigée en « conseils » ou en « commissions » fait partie d'un tout marketing politique ; une segmentation électoraliste, parmi tant d'autres, pour récupérer des votes de cibles clairement identifiées.

En France, sur cette question, il me semble que les politiques sont le plus souvent dans la pure idéologie.

DS Les intellectuels d'un pays ressemblent à l'état dans lequel ils vivent et s'insèrent. Ils en subissent l'influence.

A un État centralisé qui prétend monopoliser, à l'image de Dieu, tout savoir donc tout pouvoir (je parle ici de l'influence de Hegel sur les penseurs français) correspond un intellectuel qui centralise le tout savoir. Doit-on parler d'intellectuels d'État? Je ne reviens pas sur la théorie d'Althusser sur les appareils idéologiques d'État. Dans un État fédéral c'est un non sens !

Ezra Suleiman fort de son expérience de rencontres entre des membres des élites américaines et françaises écrit dans un récent ouvrage que tous les membres de l'élite française se connaissent, se tutoient. Elles ont fréquenté les mêmes institutions à la différence du gars du fin fond de l'Arkansas ou celui de New York qui ne se connaissent pas bien alors qu'ils font partie des élites montantes américaines.

Je rejoins ma collègue quand elle dit que la question des identités pose toujours celle des institutions. Cette question est au cœur de la problématique. Je suis proche des thèses de Birnbaum et Badie quand ils parlent de l'État. En France, on représente souvent l'État avec un E majuscule comme d'un "tout parfaitement intégré". Or contrairement à cette image complaisamment véhiculée, l'État est lui-même tiraillé entre des forces centripètes et centrifuges. Girondins et Montagnards, opposants à la décentralisation sous Giscard d'Estaing, ceux qui pensent que la création des régions nous ramène à la féodalité.

Actuellement, nous avons des régions sans qu'on assiste à un retour des féodalités, même si par un abus de langage, on assimile la région au "fief" d'Untel ou Untel. On ne peut pas parler de féodalité. A l'intérieur d'un même État, il peut y avoir des forces ouvertes à une certaine diversité et d'autres qui au contraire s'y opposent. L'État n'est pas un bloc monolithique. Certains socialistes sont Jacobins d'autres non, il en est de même à droite.

Effectivement, nous ne pouvons pas penser que l'État sait tout, prévient tout, est au courant de tout. J'aime particulièrement l'approche incrémentale qui vient des États-Unis. Elle introduit les réformes à chaque constat. Tu construis, tu vois, tu modifies, tu apprends au fur et à mesure. C'est l'exact opposé de l'approche rationaliste cartésienne qu'on connaît ici. On construit un projet à partir d'une grande vision de la société. Je travaille beaucoup sur les effets de réalité à partir des réflexions de Mary Douglas et de l'ouvrage "*Comment pensent les institutions*". Sans réifier les institutions, elle pense qu'elles génèrent des idées, créent des catégories qui, à force d'être appliquées finissent par devenir la réalité.

Une illustration? Qu'est ce qu'un Girondin ? Une personne qui habite dans un département appelé la Gironde. Juste après la révolution cela ne voulait rien dire. Actuellement, on se proclame Girondin par opposition à l'habitant d'un autre département. L'identité départementale a finit par ce créer à la longue. Cette créativité modifie une réalité pour en créer une nouvelle. A chaque création de réalité nouvelle, quelque chose "échappe". Ce phénomène ne sera jamais finalisé car tout système génère sa propre déviance. A cela, il faut ajouter l'évolution perpétuelle du contexte.

Un autre exemple pris au Canada. A l'époque de la Nouvelle-France, on a commencé à distinguer les Métropolitains - ceux nés en Métropole - des canadiens nés sur place, il y avait déjà un clivage entre les deux. Puis, après la conquête anglaise, on est passé à l'identité canadienne par opposition aux anglophones. Ensuite, on a parlé de Canadiens-français par opposition aux Canadiens-anglophones. Maintenant, on nomme les Québécois par opposition aux autres francophones du Canada (Franco-Ontarien, Franco-Manitobains). Tout ceci montre bien que les identités collectives ne restent pas figées, elles bougent.

Quand des personnes revendiquent la reconnaissance de leur identité et de leur différence, de laquelle ou desquelles s'agit-il?

MS Pour compléter ton exemple sur les Girondins, n'oublies pas qu'ils se sentent appartenir à une identité "33". Pense au tollé qu'a soulevé la réforme de l'immatriculation des voitures avec son cortège de batailles au Sénat et à l'Assemblée! Cela laisse rêveur!

DS Par contre au Canada, chacun des dix États a sa propre plaque d'immatriculation avec sa devise. Le "Je me souviens" du Québec, le "Keep it beautiful" de l'Ontario. Quand un Québécois débarque en Ontario où il a le droit de tourner à droite au feu rouge et qu'il ne le fait pas parce que chez lui c'est interdit, il se fait klaxonner par les anglophones au son de "God dam Quebecor". Ces plaques génèrent des stéréotypes et quelle belle occasion de les manifester !.

MS A ce moment du débat, je vais interpeller mes collègues sociologues. Je fais allusion à une information entendue ce matin. Dans la cantine d'une école publique, les enfants musulmans sont placés à part. Là où leurs camarades s'assoient librement par affinités, les élèves identifiés comme musulmans sont placés à une table particulière.

Puisqu'on nous explique qu'en France, il n'y a pas de statistiques ethniques, que l'on ne connaît pas la religion des habitants, que l'on ne veut pas la connaître au nom de la laïcité, que l'école est un sanctuaire laïc (confère le vaste débat sur le port du voile), comment en arrive-t-on à cette situation ? Qui s'est arrogé le droit à une telle pratique? Que l'on ne réponde pas "parce que c'est plus simple pour les femmes de service en raison des interdits alimentaires" ! Comment peut-on qualifier cette pratique? C'est de la sociologie de terrain. Cela se passe, aujourd'hui, dans la banlieue parisienne.

DS Tu touches à une question fondamentale, celle de l'empirisme. La culture n'est pas que culturelle, elle concerne les pratiques sociales. C'est intéressant car face à ce problème, on tombe presque toujours d'un extrême dans l'autre. C'est ce qu'on pourrait appeler la conception ghettoïsée. Un exemple : au Canada, on se demande si on ne va pas enlever les arbres de Noël pour ne pas blesser ceux qui ne sont pas chrétiens. C'est un débat qui dure depuis quatre ans. Je sais qu'au Liban des Musulmans ont repris la coutume des arbres de Noël. Il y a de quoi s'arracher les cheveux !.

Le danger qui nous guette ; générer du communautarisme. Bien que je n'aime pas ce concept, disons que dans ce cas précis, je l'utilise comme les psychosociologues parlent de l'"In-Group" et de l'"Out-Group". Parfois le groupe se magnifie lui-même. Il tombe dans une sorte de messianisme en se qualifiant, dans sa fermeture, comme LE GROUPE par opposition à ceux qui sont dehors. Tout groupe qui se crée, génère un risque d'autoglorification et d'ignorance des différences.

Le multiculturalisme ce n'est pas cela. Ce n'est pas la balkanisation. Je vais prendre, une expression très répandue au Québec : "les barons ethniques". Le Québec est une société multiculturelle avec des barons culturels qui sont des acteurs de la vie en société. Ce sont souvent des "entrepreneurs politiques" qui se font du "capital" sur des différences culturelles réelles ou imaginaires. Certains disent "Je suis le Président de telle association ethnique. Je peux tirer de l'argent de la rivalité entre l'État central et l'État québécois en jouant de ma différence ethnique pour obtenir des subventions". Ça marche. C'est payant de jouer des différences. Effectivement, il ne faut pas concevoir ces "phénomènes ethniques" comme tombés du ciel. Certains acteurs jouent un rôle dans ce phénomène là.

L'interculturalité, le multiculturalisme sont-ils des concepts scientifiques, anthropologiques ou sociologiques ou bien des idéologies? Des outils stratégiques dans la cadre de luttes de pouvoir ?

Q ***Ce concept a été lancé, il y a 40 ans, notamment au niveau des institutions internationales pour pacifier le monde après les chocs des années 30 et 40. Aujourd'hui on assiste de plus en plus dans les États, à une montée des nationalismes, y compris venus de groupes majoritaires. Ils revendiquent une spécificité ou bien leur identité commune contre une périphérie minoritaire.***

Comment peut-on expliquer cette montée de plus en plus forte des nationalismes ?

JMC C'est le grand paradoxe. Je ne sais comment l'expliquer mais voici ce que je constate. On n'a jamais entendu au même moment autant de discours sur les notions d'ouverture, de tolérance, de diversité culturelle, voire de valeurs décrétées comme supérieures à toutes les autres. Idem, du point de vue politique. Dans l'espace européen, mais je peux également avoir des exemples africains, nous assistons à des montées de revendications d'appartenances particulières radicales et violentes. Elles s'expriment des façons suivantes: "nous existons, nous voulons ..." ou "nous voulons le pouvoir pour mettre dehors d'autres personnes". C'est La grande contradiction !

Sur ces questions, les explications de type économique ne sont pas suffisantes. On nous explique assez souvent qu'en absence de ressources, les États et les populations se replient sur elles-mêmes par contre les périodes fastes entraînent une ouverture. Depuis plus de 30 ans et sans discontinuer, de manière progressive, on assiste, dans tous les espaces du monde, à une "accumulation" de personnes dites "minoritaires".

C'est ici que je vais aborder les questions liées au racisme. Ces personnes dites "minoritaires" sont acculées pour ce qu'elles sont. Vous êtes minoritaires, vous êtes acculés, vous n'êtes pas aimés, vous n'êtes pas désirés, cela sans pour autant avoir posé un quelconque acte. Nous ne sommes plus dans la problématique du "vivre ensemble" qui nous est chère mais dans une idéologie d'exclusion de feu.

La voilà, la contradiction avec l'universalisme triomphant que l'on nous a vendu en nous expliquant que cette valeur était partagée un peu partout. Pratiquement, on se rend compte que certains grands savants ou grands politiques ont besoin de ces "expressions" pour rassurer. Contrairement à ce qu'ils avancent, les conservatismes et les processus d'exclusion sont de plus en plus courant, dans ce monde.

Est-ce à dire que nous préférons être "entre soi", entre personnes qui du point de vue du phénotype pensent qu'elles se ressemblent ? La ressemblance créerait la proximité ? Ou bien sommes-nous face à un problème qui n'est pas réglé ? L'altérité reste-t-elle dangereuse ? Est-elle acceptée ? Incommode-t-elle les acteurs ?

Décidément, l'économie ne permet pas d'expliquer ces phénomènes. Nous n'avons jamais vécu et vu de choses aussi violentes en matière d'altérité et de regard sur l'Autre qu'aujourd'hui ! L'Europe incarne assez bien tous ces faits ! L'Europe n'a jamais revendiqué aussi fort l'Universalisme en donnant des leçons au moment même où ce continent est de plus en plus radicalisé sur les questions liées aux minorités. La problématique de l'altérité n'est pas encore arrivée dans le cerveau de ces personnes. Voilà mon avis.

DS Cela évoque chez moi plutôt des réflexions sur la modernité. Il me semble que c'est elle qui, aujourd'hui, est génératrice d'angoisse. Un certain nombre de repères s'écroulent, au travail, au niveau individuel, sur le plan des identités etc. N'en déduisez pas que je vénère le modernisme!

A la suite de Touraine, j'oserais dire que tous les mouvements sociaux cachent des mouvements identitaires, des angoisses donc un repli sur le "In-Group". Le groupe endogène est, peut-être, une réponse à cette angoisse, noyés que nous sommes dans des ensembles économiques de plus en plus vastes où les décisions sont prises par des instances que nous ne voyons pas, que nous ne connaissons pas. Nous l'observons depuis plusieurs années, en sociologie.

Depuis les années 80, on a renoncé à La grande Sociologie Générale. Sans doute pour de bonnes raisons car elle était un peu universaliste mais je sais qu'au Québec, nous nous sommes repliés vers une "sociologie du quotidien" selon la terminologie de Maffesoli. Il s'est lui-même mis à faire de la sociologie des tribus. La sociologie est-elle en crise parce qu'elle n'a plus de grandes explications métaphysiques ou constate-t-elle que les individus adoptent des fonctionnements de plus en plus tribaux ? Pensons, par exemple, à la création des communautés sur Internet. Ces communautés virtuelles finissent par devenir réelles. Les personnes qui les composent se reconnaissent dans des ressemblances, un discours, un langage, c'est ce qui donne du sens. La revendication des différences ne serait-elle pas un reflet de cet état de chose?

MS J'ajouterais que l'on ne peut pas nier ce qui est, simplement, de l'ordre de l'humain dans ce comportement. Orgueil, assurance, arrogance, on appelle cela comme on veut.

Toutes ces personnes qui "représentent" une majorité qu'elle soit nationale, religieuse, linguistique etc. sont capables de dire "nous sommes majoritaires donc nous avons raison!". Ce sont, à quelques exceptions près, des personnes ni plus idiotes, ni moins instruites, ni moins humaines que d'autres. Par contre, ce sont des personnages sûrs de leur bon droit voire de leur supériorité. Le fait qu'ailleurs, l'Autre puisse appartenir à une majorité ne les effleure même pas. C'est dire !. Positionnement profondément humain que cette arrogance du nombre, de la place, c'est sans doute partout le cas. Là où il y a de l'humain, il y a de l'"hum-ânerie".

En tant qu'observateurs de ces questions, nous occupons une place privilégiée. Nous sommes confrontés à des formes d'"intelligence" ou de "sensibilités" différentes. C'est sans doute à cette articulation entre propension naturelle à se méfier de l'Autre par méconnaissance, par défaut de réflexion et facilitation au "vivre ensemble" qu'Intura.net se trouve. A nous aussi de dire, d'écrire, de faire connaître l'Autre pour atténuer les peurs. Vaste programme !.

DS Il y a un autre point de vue que j'ai oublié. Actuellement, une part de la sociologie et un domaine de la psychologie parlent de plus en plus de ce paradoxe.

Pour être soi, il faut être confronté à l'autre. Nous n'existons que «par rapport» à l'autre. La prise de conscience de soi, dès la petite enfance, passe par la confrontation à l'autre. En psychanalyse, l'autre est très important. Il est, peut être, la menace. Mais la psychanalyse nous explique également que l'autre, par effet miroir, nous renvoie à ce qu'on est. Le paradoxe? J'ai besoin de l'autre pour savoir qui je suis alors que je dois rester ce que je suis. Si je "fusionne", je me dissous, je ne sais plus qui je suis. Par contre, si je laisse l'autre être ce qu'il est, il me permet de me construire dans ce que je suis.

MS Si nous revenons au sujet de notre débat, "les diversités culturelles", dans le "je dois rester ce que je suis", il y a quelque chose de mortifère. Si je dois rester dans mon groupe d'appartenance, ma "famille" devient ou reste un idéal pour ne pas dire une idéologie. Il me semble que nous allons droit vers la consanguinité, le clonage, etc. Il n'y a ni fertilisation, ni fécondation possibles.

A contrario, le fait de tendre vers l'Autre, de le connaître, de vivre avec, sans pour cela se dissoudre dans cet Autre, est un idéal vers lequel l'humanité devrait tendre. Vous allez me traiter d'idéaliste, soit ! Mais à y regarder de plus près, il me semble bien qu'un ample mouvement artistique précède, comme toujours, les prémisses de ce pourrait-être une fraction de plus en plus étendue de ce Monde - Avenir.

DS Dans le colloque que nous avons fait à Biarritz, en 2008, je me rappelle d'un Basque qui revendiquait sa différence. J'avais conclu, après son discours, sur le paradoxe qu'il y a à savoir, d'abord, qui nous sommes avant d'échanger avec l'autre.

Autre paradoxe, la solution que la France apporte aux questions de "diversités culturelles". Vu d'ici, il semble que pour régler le problème, il suffit de l'abolir ou de le nier. Si les différences sont le problème, abolissons les différences donc il n'y a plus de problème de diversité. Escamotage pur et simple du problème?

Q ***Nous nous rendons compte de cette contradiction: promotion au plus haut niveau des valeurs de diversité, de communion, de partage, d'égalité et en même temps, vécus par "le bas", les stéréotypes, la stigmatisation, les préjugés et bien d'autres formes de rejets et de négation de l'altérité.***

Quels sont les mécanismes ou les processus à travers lesquels, ce phénomène se met en place ?

JMC C'est la continuation de ce que nous disions précédemment. Dans les relations inter-individuelles, les phénomènes de méconnaissance sont bien plus importants qu'on ne le croit généralement. Les rapports humains, sont pleins de certitudes qui font des dégâts énormes. Le fait majoritaire est un fléau. Je pense qu'il faut également interroger, l'histoire des populations, des peuples, des acteurs dans un espace donné.

L'histoire des peuples permet de comprendre des positionnements idéologiques différents, des représentations plus ou moins stigmatisantes donc des rapports humains et des positions plus ou moins stéréotypés de la part des acteurs politiques.

Pour ce qui concerne l'histoire, c'est un débat que l'on ne pourra ni clore ni circonscrire, tant le plan du "re-traçage" des peuples et des personnes est figé dans ses cohortes d'énormités, de mensonges, d'incohérences et de bêtises. Conséquences ? Aujourd'hui, dans le monde, lorsque vous vous présentez en tant qu'Africain, on se dit "mais que vaut-il?". Objectivement dans ce "que vaut-il ?" il faut entendre qu'apportez-vous au monde? Ceci nous renvoie à la phrase d'Aimé Césaire dans *cahier d'un retour au pays natal*, « ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole » que l'on retrouve aussi chez Senghor avec la négritude.

Cette ignorance est quelques fois le fait de personnes qui "connaissent" ce dont elles parlent. Simplement, en s'exprimant chacun retrouve au plus profond de lui, la fierté de soi éprouvée par rapport à l'autre. C'est cette fierté là qui ressort dans le rapport stéréotypé que l'on a à l'Autre. Se positionner pour rabaisser, c'est se positionner pour dire "quoi que tu fasses, qui que tu sois, aujourd'hui, ici, je suis meilleur que toi".

Pour illustrer mon propos, j'ai une anecdote bête mais simple. L'été dernier, nous visitons le château de Versailles avec deux amis Sénégalais et un jeune français. Quelle ne fut pas ma stupeur de l'entendre dire: " vous voyez Versailles, ce n'est pas le marché Sandaga !". Ce jeune français connaît très bien ce marché, il vit à Dakar. Ce gamin de 17 ans nous parlait ainsi à nous, Sénégalais ! Sandaga, c'est le marché du centre-ville de Dakar. C'est un marché populaire, aujourd'hui, en décrépitude car il est vieux et n'a pas été restauré. Voici comment on s'approprie certains espaces. Ce jeune, tient dans son propos un rapport de jugement et de fierté de soi à l'égard d'un espace méprisé. Constatez comment il se positionne face à d'autres acteurs, avec sa fierté de gamin boutonneux et son esprit embrumé !

Dans cette histoire, il y va de la représentation du monde. Chacun se positionne par rapport à l'autre: " que suis-je suis ? Qu'est ce que je vaux ? ". Ceci peut expliquer ces relations d'affirmation qui sont plus ou moins des relations de domination et de violence. Nous sommes tous plus ou moins dans cette problématique qui paraît très compliquée. Il faudrait ré-interroger de façon très profonde, les questions d'ordre historique, de représentation et bien d'autres.

MS Quand tu parles de représentation, je pense à J.M. Colombani, ancien patron du Monde, journal dit "de référence" en France. Qu'affiche-t-il à la une, au lendemain du 11 septembre 2001? "Nous sommes tous des Américains!". Effectivement 3000 morts, c'est terrible. 10 années auparavant, invasion de Panama. Les Américains faisaient également 3000 morts. Le Monde a-t-il écrit "Nous sommes tous des Panaméens" ? Il ne me semble pas ! Nous pourrions multiplier ce type d'exemples avec le Vietnam, l'Irak, l'Afghanistan, le Rwanda. A-t-on entendu "Nous sommes tous des Rwandais ?". Je pense que l'on pratique, souvent sous le coup de l'émotion, une altérité "dégoulinante" de bons sentiments et très "sélective".

La question posée demeure celle-ci: Quelle valeur donne-t-on à l'Autre? Combien de Rwandais pour faire un Américain ? Vous pensez que j'exagère mais soyons attentifs à ces "petits" faits; ils en disent long sur notre inconscient collectif.

DS Et Dieu sait qu'aux États-Unis, il y a Américains et Américains. L'Est et l'Ouest, le Nord et le Sud, ce n'est pas le même monde. Ce n'est pas un hasard s'il y a eu une guerre de sécession. Au-delà de la question de l'esclavage. Dans le Sud, tu vois encore le drapeau des Confédérés. Parler d'Américains c'est un raccourci très rapide pour nommer ce qui est très différent.

Pour revenir à l'idée de stéréotype, au départ c'est négatif. C'est un principe d'économie. L'autre qui se présente devant moi, je n'ai pas le temps de le connaître, de savoir qui il est, de prendre des mois à le connaître. Je suis obligé de schématiser pour essayer d'appréhender à partir de quelques indices caractéristiques, ce qu'il est, à peu près. Cette attitude peut parfois nous sauver la vie car pas besoin de faire une thèse de Doctorat en criminologie pour savoir que le gars devant moi va me zigouiller. Il suffit de quelques repères pour savoir à qui j'ai affaire et je m'en vais.

L'ennui c'est que le stéréotype c'est une métonymie. On confond le tout et la partie. Comme me disait ce Basque et qui m'a fait bien rire: « Voltaire a dit que les Basques étaient un peuple dansant, donc les Basques se sont mis à danser. ». Le stéréotype est très près de la caricature mais en même temps il désangoisse.

Mais résumer l'autre, dans sa complexité, à quelques caractéristiques censées le spécifier devient réducteur. Quel danger! Là, je rejoins Jean Martin à propos de la colonisation. Le colonisé finit par ressembler à l'image que le colonisateur a donnée de lui. S'il veut être accepté, il doit se conformer au stéréotype au risque d'être rejeté. Le noir doit savoir danser, avoir le sens du rythme. Moi, Québécois, je suis censé savoir couper du bois, aimer le froid. Tout ceci est vrai mais ne me résume pas. Cette montée des stéréotypes est-elle une réponse à l'angoisse à laquelle je faisais allusion toute à l'heure ?

Q *Dans cet ensemble de concepts qui sont issus de la problématique générale de la diversité culturelle, on voit émerger des défenseurs de la thèse du métissage. Le crédo ou le modèle qui sauverait l'humanité des clashes.*

Est-ce une approche qui peut tenir debout et jusqu'où ?

JMC J'ai un gros problème avec la notion de métissage. Quand nous regardons l'historicité de ce terme, il faut savoir qu'elle est étroitement liée à la notion de mixité. Aujourd'hui ce terme est plutôt perçu comme une union d'individu de couleur de peau différente. Le plus souvent, blanc/noir, noir/blanc.

Je crois que le métissage est préalable à cela. Il est fondamental et constitutif de ce que nous sommes. En tant qu'individu, nous sommes inscrit dans de la mixité. Mais comme cette expression est rarement interrogée, j'ai l'impression que l'on assiste à une fuite en avant dans une sorte d'exotisme.

En cela mixité et diversité culturelle se ressemblent ! Ce sont des thèmes que l'on va parler de toutes les qualités du monde en disant "L'avenir, ce situe là". A mon avis, cette position représente une simplification qui empêche d'interroger, le sens, le contenu de la rencontre, ce qu'elle produit, ce qu'elle donne et la façon dont elle est regardée.

J'ai des neveux qui sont métis, papa noir, maman blanche. Je discute souvent avec eux. Je suis allé avec eux au pays. J'ai fonctionné avec eux ici. Fondamentalement, ils se posent des questions très profondes. Pourquoi ne sommes-nous pas comme les autres? Ce qui veut bien dire qu'à un moment donné, ils auraient aimé être comme les autres, d'un côté ou d'un autre. Cette situation crée un mal-être alors que le regard que l'on pose sur eux est un regard totalement emphatique parce qu'ils sont métis.

Ils ont aussi des problèmes de positionnement dans les espaces où quoi que l'on dise et quoi que l'on pense, ils sont minoritaires voire beaucoup moins visibles que les visibles.

Je constate qu'aujourd'hui toute une intelligentsia parle beaucoup du métissage. Je ris sous cap car je me dis qu'il faut arrêter de partir sur des expressions soit-disant empathiques pour vendre du positif à tout prix. Commençons d'abord par interroger le sens des mots. Détricotons ce qui ne va pas dans les rapports humains au lieu de partir, vent debout, sur du positif ou de l'empathie.

Je peux comprendre que les romanciers veuillent vendre du rêve, c'est leur travail mais j'ai un gros problème avec ce type d'approche. Le métissage vu sous cet angle me paraît uniquement investi de choses plus ou moins belles.

Pour ceux qui veulent parler de Barack Obama, il y a un boulevard. On a entendu tout et n'importe quoi à son sujet et au sujet du métissage. Soyons prudents, un phénomène édicté, décrété comme tel ne produit pas de choses sensées. Le fond du problème reste le même, l'altérité. Ce sont les relations inter-humaines, les relations avec les autres qu'il faut interroger. Au plan international, ces relations portent également l'histoire, chaque acteur dans ce qu'il "vaut" par rapport à l'autre. C'est ce qui donne des relations de violence, de domination; bref des relations politiques.

DS Encore un gros paradoxe! En voulant résoudre la question des identités par le métissage, les métis deviennent eux-mêmes une autre identité.

Je signale qu'aux États-Unis on ne parle pas d'Obama comme d'un métis. On dit qu'il est noir car dans la théorie raciale américaine, il suffit d'avoir une goutte de « sang noir » pour l'être, comme s'il y avait contamination de la pureté. Nous, Français, nous l'appelons Métis par une sorte de pensée culturelle.

Je suis Nord-Américain et que je le veuille ou non une partie de ma culture est anglo-saxonne peut-être même protestante, tout en étant francophone. Ce n'est pas toujours facile à gérer. Les Québécois sont un mélange de deux peuples qui se sont toujours combattus, c'est orageux dans leur cerveau. Je rejoins Jean Martin quand il dit que des populations différentes qui ont cohabité ensemble sont obligées de tricoter, d'inventer quelque chose pour cohabiter - la créativité sociale est présente là-aussi -.

Dans l'histoire, il est peut-être arrivé que des peuples comme les Étrusques ou les Romains se soient presque "fusionnés". Plus généralement, il y a des emprunts, des évolutions qui font que des peuples naissent, d'autres disparaissent, comme le montre l'anthropologie des emprunts.

MS Je ne partage pas le point de vue de Jean-Martin et il le sait. Contrairement à lui, je pense que tout est métissage. Aucune population n'est restée en autarcie bien longtemps ou alors elle a disparu. S'il n'y a pas métissage, il y a reproduction entre soi et à la longue, on le sait, tares et dégénérescences. Les biologistes en parleraient beaucoup mieux que moi. Il me semble que la fertilisation, la croissance ce font dans ces phénomènes de re-combinaisons, de re-crétions. « Ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre ».

Que les enfants métis aient des gros soucis, je ne le conteste pas. Le métissage entre populations blanches venues d'horizons différents existe également. Le métissage n'est pas uniquement une question de couleur. Qui pourrait nier sérieusement les soucis à faire cohabiter des identités historiquement antagonistes ? Je pense à ces nombreuses populations de l'ex - Yougoslavie qui dans le mariage ont réussi à faire cohabiter, ce qui, à cause de l'histoire et dans les faits paraissait comme irréconciliable. Là aussi, nous avons affaire à "de l'humain", à la pulsion de vie, à la force de l'intelligence, à la force de l'amour, à l'humanité tout simplement.

On ne m'ôtera pas de l'idée que ce qui est issu du métissage, quelle qu'en soit la forme est extrêmement intéressant car créatif. Maintenant, que certains tentent de nous vendre l'idéal métis comme un argument empreint de magie, à nous de ne pas nous laisser avoir.

DS A propos de ce concept, en anthropologie, n'oublions pas la théorie diffusionniste. Certains diraient que le Japon est une exception parce que c'est une île.

MS Tout ce qui précède, combat ce dont nous débattons au départ. Le "bourg-centre", le "milieu", la "nation", le "centre" auraient une propension à re-pousser aux frontières le "différent", le "divers". Quel aveuglement ! Si nous admettons que sommes tous divers, ce qui n'est pas trop compliqué à expliquer, nous sommes donc tous des « périphériques ». Je ne suis pas très douée en géométrie mais il me semble bien qu'il s'agit là d'une énormité. L'exclusion de tous aboutit à la plus belle des inclusions.

Je vais reprendre les poncifs qui veulent que les facilités de voyage, les TIC, ce que certains appelleraient la globalisation poussent à la mise en valeur des diversités ou au contraire à un « normage » généralisé (ici, encore on s'aperçoit que chacun arrive avec sa sensibilité et y trouve une justification). Mais est-ce bien la question ? Force est de constater que tout ce qui était de l'ordre de la centralité, tout ce qui était fort, intangible, immuable est en train de vaciller. Les certitudes se fissurent. Des remises en question émergent. Toutes ces incertitudes, générées par l'« expansion » du monde, expliquent, peut-être, d'une part, les raidissements autour de la notion d'identité et de sauvegarde de la pureté supposée des origines et d'autre part la forte émergence de l'appropriation de la notion de diversité.

Le sur-investissement autour de la notion de métissage ne serait-il pas en fait qu'une tentative pour créer une autre forme d'"identité" ?

N'oublions pas, non plus, que toutes les populations qui ont été poussées ou maintenues aux confins, pèsent actuellement lourd du poids de la démographie, de l'économie, de la misère mais aussi et c'est une sacrée revanche sur l'histoire, celui de l'émergence, de la concurrence, de la réactivité, de la créativité.

Du pourtour, le monde s'enrichit et non plus du centre - au sens occidental du terme, c'est à dire du monde blanc, européen ou issu de l'euroanéité - . Je serais tentée de dire du vieux centre, tant, pour moi, ce vieux schéma est en train de mourir. Il me semble que le schéma nouveau est celui des flux, de la fluidité. Flux de nouveaux habitants, flux d'idées, flux des musiques et de textes, flux des goûts et des saveurs, métissage dans les villes, mixité des cours de récréation et l'on pourrait multiplier les exemples. Je pense que nous sommes en train de vivre comme des pionniers, ces temps nouveaux. Ce qui se faisait assez facilement à l'échelle de l'Europe à l'époque de nos grands parents et de nos parents est en train de se réaliser à l'échelle mondiale.

DS Ce que l'on croyait déplacé dans les relations inter-ethniques se répercute dans la psyché de l'individu. Comment gérer sa vie ? Comment gérer ce que tu appelles la dynamique de ces héritages ? Ce n'est pas simple.

Q *Étant données les difficultés qu'il y a, aujourd'hui, à concilier les mouvements qui vont du local au global, face à des décisions politiques qui par essence semblent être plus centralisatrices car simplificatrices, d'autres approches de la diversité culturelle sont-elles possibles?*

Comment rendre la diversité culturelle plus pertinente et vivable, dans la vie quotidienne?

JMC Ces deux phénomènes que sont la prégnance politique, forte, centralisatrice, violente voire uniformisante et l'appropriation de ce qu'ils sont de la part d'acteurs collectifs, politisés ou non, forment une réalité que les personnes de terrain que nous sommes, croisent tous les jours.

Cette réalité là nous permet de garder espoir et de dire que les choses bougent (peut-être), qu'elles se complexifient. Pouvons-nous être optimistes car si on ne voit le monde que de la manière dont-on a voulu nous le montrer, il vaut mieux se tuer tout de suite.

La réalité quotidienne y compris au Sénégal d'où je reviens, me frappe quand je vois le nombre de populations autres que sénégalaises, qui viennent de la sous-région, d'Europe et de bien d'autres pays et qui y vivent. Cela me procure de la fierté et me rassure. Ce phénomène n'est pas nouveau mais actuellement extrêmement dynamique, vivace. Quel que soit le niveau de paupérisation du pays, c'est un signe d'espoir ! Ce pays a gardé un certain niveau d'attractivité. Il s'y passe peut-être quelque chose que je ne perçois pas bien parce que justement, je suis du pays mais cela m'interroge toujours au plus profond de moi. J'en éprouve du plaisir car chacun est fier de son pays. Un petit narcissisme se développe !

Quand nous marchons dans la rue, jamais nous n'avons vu autant de choses différentes, de personnes différentes. Il faut dire que nous sommes sensibilisés à ces questions là. Quand je dis nous n'en avons jamais autant vu, je veux dire que ces phénomènes n'ont jamais été aussi visibles dans les espaces de circulation urbains, les écoles, les espaces publics à l'exception notable du domaine du politique.

Cette altérité qui monte, qui se développe, qui est visible, qui va prendre le pouvoir comme une affirmation résolue, n'est pas forcément rassurante eut égard à ce que l'on a décrété comme étant cohérent. Nous allons vivre des résistances de manière de plus en plus violente face à la montée des diversités expressives.

DS A partir de ce qui précède, il faut interroger, la notion d'institutionnalisation. Pourquoi le pouvoir politique, confronté au phénomène récurrent des différences se sent-il obligé d'institutionnaliser ces phénomènes ? Pourquoi les couler dans le marbre ?

Les concepts d'interculturalité, de culture, de multiculturalité sont des concepts de science sociale destinés à rendre compte de réalités sociales. Ils sont devenus des idéologies construites et mobilisées par des acteurs collectifs pour défendre leurs intérêts, un outil de combat politique. Il faut interroger le rapport entre les deux.

Comment des concepts élaborés par des scientifiques sont instrumentalisés par le politique ? De la même façon, comment des scientifiques peuvent-ils donner une légitimité et une force à des notions élaborées par des acteurs dans le cadre de leur lutte en les étiquetant du sceau de la science ?

Comme Jean-Martin, je pense que l'État et ses acteurs peuvent récupérer ces concepts à des fins stratégiques de régulation. Comment ? Ils les vident de leur sens initial, ils les détournent, ils peuvent également entretenir savamment la confusion. J'ose reprendre cette phrase d'un film populaire car elle me semble particulièrement adaptée à la situation: « Vas-y, fonce, sur un malentendu cela peut marcher !".

Ceci peut expliquer les sérieuses difficultés auxquelles nous venons de nous heurter en tentant de cerner cette notion de diversité culturelle. Ne perdons jamais de vue que les idéologies peuvent avoir des effets de réalité.

MS A ce point de notre échange, ce qu'il y a de plus frappant pour moi, c'est de constater que jamais, je dis bien jamais, depuis ces cinq années de travail commun, nous n'avons escamoté le point de passage obligatoire de la définition du concept que nous abordons. Et bien nous y sommes. Vous venez d'assister à une première !

Est-ce à dire, qu'inconsciemment, nous nous sentions tellement "distordus" dans cette notion que nous en avons oublié notre rigueur habituelle ? Peut-être. Est-ce à dire que cette fameuse fluidité qui me semble l'élément le plus signifiant de la diversité culturelle nous atteint de plein fouet ? Devons-nous comprendre que ces "diversités culturelles" ne se laissent pas cerner et enfermer dans le cadre rigide de la définition contre nature pour elles ? Certainement.

Si nous considérons, à la suite de la Déclaration Universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle qu'il s'agit de " l'héritage commun de l'humanité", ce constat me paraît bien "plat" et matérialiste. S'il existe une notion difficile à objectiver, c'est bien celle-ci ! Quand d'aucuns décrivent "la diversité culturelle" comme une sorte de biodiversité humaine par comparaison avec la diversité biologique, nous voyons bien que "comparaison n'est pas raison".

Et si comme j'en suis certaine, seuls les poètes peuvent expliquer le monde, je ne résiste pas au bonheur de partager avec vous, quelques extraits de "*l'intraitable beauté du monde*" d'Edouard Glissant et Patrick Chamoiseau, ouvrage sous titré "*Adresse à Barack Obama*":

"Toutes nos villes, tous nos pays relèvent aujourd'hui d'une digénèse, d'une origine folle et démultipliée. La digénèse est une émergence qui ouvre à mille possibilités dans le passé, le présent, l'avenir. Ces mille possibilités nous préservent de la doctrine et du dogme, et nous installent dans ce que l'incertain, l'imprévisible, l'imprédictible ont de régénérant.

Le principe mystérieux qui anime le vivant confère à chaque existence une singularité irréductible mais une opacité approachable. D'où l'infinie diversité, ses imprévisibles, et la nécessité de les préserver, en imprédictibles comme en opacité.

Tout-monde est un champ de forces instables où l'effervescence d'un seul imaginaire peut engendrer au loin des ondes déterminantes. Le gouffre de l'Océan nous a ouverts à Relation.

Vous qui avez des frères et des cousins et des neveux, et des alliés de famille sur tous les continents, entendez ce que dit Relation. Chatoiement des Lieux en liaison, qui dessine les États non étatiques du Tout-monde. Penser en "lieux": esquisser la nouvelle région du monde .../

Chacun rencontrera, en Relation, ses lieux, ses langues, ses musiques, ses textes, son maître parfois, ses frères et ses cousins, un père et une mère, plein de compagnons d'errance, jumeaux en poétiques et camarades en racines rhizomiques. On choisira sa terre natale, on élira ses dieux sans peut-être qu'on les adore, on s'inventera des peuples et des langues, au plus intense dans l'errance qui oriente.../

Toute politique sera ainsi estimée à son intensité en Relation. Et il y a plus de chemins et d'horizons dans le tremblement et la fragilité que dans toute-force".